

Alexis WIEHE

ET JE DEVINS PRÊTRE



Éditions des Béatitudes

« Ô DIEU, ENVOIE-NOUS DES FOUS ;
Qui s'engagent à fond,
Qui oublient,
Qui aiment autrement qu'en paroles,
Qui se donnent pour de vrai et jusqu'au bout !
Il nous faut des fous,
Des déraisonnables,
Des passionnés,
Capables de sauter dans l'insécurité ;
L'inconnu toujours plus béant de la pauvreté.
Il nous faut des fous du présent,
Épris de vie simple,
Amants de la paix,
Purs de compromission,
Décidés à ne jamais trahir,
Méprisant leur propre vie,
Capable d'accepter n'importe quelle tâche,
De partir n'importe où.
À la fois libres et obéissants,
Spontanés et tenaces,
Doux et forts.
Ô Dieu, envoie-nous des fous ¹ ! »

1. Louis Joseph Lebret.

Nous étions assis en cercle avec Catherine pour faire cette prière. Je mangeais ces mots, je les mâchais, je les savourais, j'y trouvais une telle nourriture ! C'était la première fois de ma vie qu'une prière trouvait un pareil écho en moi. J'avais seize ans et je ne savais pas. J'ignorais la folie du chemin qui m'attendait et qui m'a entraîné de surprise en surprise jusqu'à la plus grande des folies : devenir prêtre de Jésus Christ !

Je ne connaissais rien de la vie des prêtres, le jour où j'ai fait cette prière. J'en avais toujours croisés. Deux ou trois cousins de Papa. Deux cousins de Maman. Les prêtres faisaient partie du paysage, mais je ne m'étais jamais interrogé au sujet de cette vocation avant l'âge de vingt et un ans. On ne m'en avait jamais parlé explicitement, sinon une fois, à Calcutta, en 1993. Joël faisait partie des aînés qui nous accompagnaient et il m'avait lancé, le soir de Noël : « Si tu as l'intention de devenir prêtre, prends le temps de faire une formation professionnelle avant. » Cette phrase m'avait beaucoup surpris. Je ne comprenais pas pourquoi il me disait cela. Je le trouvais complètement à côté de la plaque, tant la question, pour moi, ne se posait absolument pas. Mais bizarrement, j'ai gardé le souvenir de ce conseil, qui, sur le coup, m'avait paru sans pertinence. Nous étions debout, la nuit, devant le pauvre petit hôtel où nous logions.

Ma prière était plutôt : « Seigneur, je veux bien être fou, mais pas prêtre ! » Je n'étais pas fou... Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, une grand-tante que j'ai peu connue avait écrit, le jour de ma naissance : « Un enfant vient de naître, il s'appelle Alexis. Il sera prêtre un jour... » C'était surprenant de découvrir une lettre datée du jour de ma naissance. C'était encore plus étonnant de constater que cette lettre parlait de moi. Et c'était complètement fou de lire une telle prophétie, écrite avec sim-

plicité et assurance. Je trouvais cette grand-tante extrêmement prétentieuse et pendant longtemps, je ne l'ai pas prise au sérieux. Pourtant, elle avait raison. « *La folie de Dieu est plus sage que les hommes* ². »

*

Le parcours entre le jour de ma naissance et celui de mon ordination sacerdotale a été comme un immense jeu de piste grandeur nature. Un itinéraire jalonné de signes et sans lesquels il aurait été impossible d'arriver à bon port. Dieu ne cesse de donner des signes. Signes de sa présence et de son alliance entre lui et les hommes. Signes d'espérance qui permettent de comprendre le sens des choses, qui éclairent la bonne direction à prendre. Ce n'était jamais facile de discerner et d'interpréter les signes de Dieu au milieu de tant d'autres qui n'étaient pas forcément de Lui. Je me suis planté souvent. Dieu m'a toujours attendu patiemment.

« Voici le signe de l'alliance que j'institue entre moi et vous, et tous les êtres vivants qui sont avec vous, pour les générations à venir : je mets mon arc dans la nuée et il deviendra un signe d'alliance entre moi et la terre » ³. »

Dans l'Histoire sainte, l'arc-en-ciel est le premier signe que Dieu ait donné aux hommes pour manifester son alliance. Depuis tout petit, j'ai toujours aimé me laisser surprendre par l'apparition de l'arc-en-ciel. Tout s'arrêtait lorsqu'il surgissait. Je le regardais se dresser fièrement, se déployer jusqu'à tout absorber en lui, jusqu'à tout réconcilier. La lumière et l'eau, la mer et le ciel, toutes les cou-

2. 1 Co 1, 25.

3. Gn 9, 12-13.

leurs dispersées. En un instant, il venait promettre la paix, puis disparaissait. Les arcs-en-ciel étaient fréquents et particulièrement beaux sous les Tropiques ; ils me faisaient oublier ce qui semblait gâché, grisâtre et angoissant. Leurs brèves intrusions dans le cours de mon histoire chassaient toujours les sentiments amers qui pouvaient m'habiter. Le sentiment d'être trahi ou égaré, éperdument condamné à une lutte absurde et sans fin.

Au milieu des changements vécus, des surprises et des déchirures parfois insupportables, une même promesse inespérée revenait systématiquement. Cette promesse était véhiculée par des personnes, par des événements et par des paroles, intimement liés ensemble. Elle était toujours comme un arc-en-ciel qui me faisait signe discrètement : « *Recherche la paix et poursuis-la*⁴. »

L'histoire que je vais raconter n'est que la mienne. Le cheminement d'une personne précise, tordue et sourde, comme la plupart de ceux qui vivent en ce nouveau millénaire. Ce récit m'a donné l'occasion de revivre beaucoup de situations de ma vie. Je n'ai pas pu tout retenir, mais j'ai eu besoin d'écrire l'essentiel pour dire merci à Dieu et à tous ceux qui ont été mis sur ma route, pour partager avec vous ma joie et mon espérance. Quels que soient les détours et les rebondissements inattendus dans nos vies, Dieu promet sa fidélité à celui qui le cherche et qui scrute les signes de sa présence, de son alliance, de sa volonté. Le plus beau signe que Dieu ait voulu me donner est la Vierge Marie, qui a marqué un grand tournant dans mon histoire. Elle, plus que toute autre personne, a su accueillir les signes de Dieu, sa Parole, les événements par lesquels Il est venu signer une alliance définitive avec nous. J'ai tout remis entre ses mains et je lui confie aujourd'hui ce livre et chacun de ses lecteurs.

4. Ps 34, 15.

L'adolescence

*« Comment jeune garder
pur son chemin ? »*

Ps 118, 9

Je suis né à l'Île Maurice, sur ce petit morceau de terre splendide, surgi du milieu de l'Océan Indien. Terre longtemps inconnue et aujourd'hui commercialisée. Terre lointaine devenue proche. Je l'ai connue et aimée comme on aime une mère. Je n'ai pas eu besoin de catalogue ou de reportage. Depuis plusieurs générations, ma famille habitait là. J'y ai ouvert les yeux et les oreilles. J'y ai appris à parler et à marcher, à écouter et à chercher.

Mes ancêtres étaient arrivés deux siècles avant moi. Ils étaient fous ou poètes. Aventuriers téméraires ou simplement ambitieux. Je les imaginais parfois sur leur bateau, voguant à l'aventure vers cette terre restée longtemps déserte. Grand-père avait beaucoup d'archives qui racontaient en détail la rudesse du trajet pendant plusieurs mois de traversée en bateau de la France à l'Île de France, ancien nom de Maurice. La traite des esclaves noirs était une des plaies de cette période. Je devais admettre que c'était une page sombre de l'histoire de mon pays et de ma famille. Les Indiens et les Chinois étaient arrivés plus tard, pour achever cette belle mosaïque du peuple mauricien.

Brassage de cultures, de traditions, de races et de religions. Je n'en savais pas beaucoup plus au sujet de mon pays, sinon qu'ensemble, nous ne formions qu'un seul peuple. De tous les horizons, de plusieurs continents, nous étions rassemblés sur une même terre pour construire une même nation. Qu'on soit noir, jaune ou blanc, riche ou pauvre, jeune ou vieux, ceux qui sont nés sur cette île sont Mauriciens et personne ne pouvait prétendre l'être plus que son voisin. Cette conception des choses était sans doute récente dans l'histoire du pays. Indépendante depuis seulement 1968, l'Île Maurice gardait encore beaucoup de traces de la colonisation anglaise et française, avec une vision très hiérarchisée et sclérosée des relations sociales. Ma génération était sans doute une

des premières à concevoir la vie mauricienne d'une manière nouvelle, dans un esprit plus ouvert, dans la droite ligne de l'indépendance. En quelques années, une mutation très importante allait se produire, sur le plan économique, politique et social. Beaucoup de défis demeurent encore aujourd'hui, mais en quelques années, j'ai vu mon jeune pays devenir adulte.

Rouge, bleu, jaune, vert. Le drapeau national se dressait comme l'arc-en-ciel entre ciel et terre. Symbole de l'harmonie entre plusieurs continents rassemblés sur une île au milieu de l'océan. Comme une oasis au milieu du désert, cette île marque une trêve dans l'immense face à face entre ciel et mer. L'océan et la lumière se sont donné rendez-vous pour dessiner cette île arc-en-ciel qui surgit, tel un signe d'espérance multicolore au milieu de la mer des Indes. Le rouge de sa terre, le bleu de ses lagons, le jaune de ses fruits et de ses fleurs, le vert de sa végétation. J'étais fier d'être né sur cette île. Je me sentais appartenir à cette terre plus que les arbres centenaires. Le monde retransmis sur nos écrans de télévision paraissait gris à côté de mon pays. Mon existence était inscrite là, sous les Tropiques, dans ce coin de paradis, loin au large de l'Afrique. Et je ne pouvais m'imaginer nulle part ailleurs.

*

Rose Hill était la ville où nous habitons. Une bourgade qui me paraissait gigantesque, avec sa rue principale appelée, depuis la colonisation anglaise, *route royale*. Quelques buildings à étages, d'innombrables petits commerces, une gare d'autobus, carrefour de mondes. Elle se situe entre Curepipe, sur les hauts plateaux, et Port-Louis, la capitale, au bord de l'eau. Notre ville avait longtemps été le fief de ma famille maternelle. D'immenses